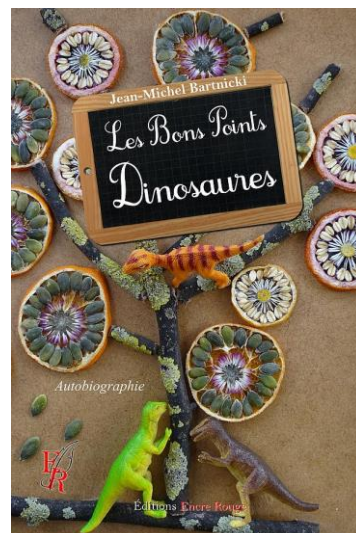


Les Bons Points Dinosaures

Autobiographie

Par Jean-Michel Bartnicki

Extrait



Paradoxalement, je ne m’offensai pas du tout des propos de cette conseillère dont j’ai oublié le physique, ne me remémorant que sa tessiture rocailleuse et son abord rêche. Inconsciemment, je devais ressentir qu’elle ne souhaitait que mon bien-être. Cette sensation se confirma des années plus tard quand je compris combien il était difficile de gérer des adultes, et que les fonctions de maître formateur ou de conseiller n’étaient pas faites pour moi.

Durant toute la durée du bilan, l’autre conseiller pédagogique et le directeur, que je n’avais jamais rencontrés, se terrèrent dans un silence étrange, artificiel, comme la résultante d’un accord tacite avec les autres membres du jury.

– *Je vous remercie de votre franchise. Néanmoins, je pense que vous avez forcé un peu trop certains aspects de ma personnalité. N’oubliez pas que vivre ce type de situation est oppressant, et qu’on n’est pas nécessairement maître de ses réactions tout le temps. Mais je vous remercie pour la clarté constructive de vos propos, que je n’oublierai pas de sitôt,* répondis-je à la conseillère, sans ciller, avec une assurance inhabituelle.

– *Merci beaucoup Monsieur Bartnicki. Je vous souhaite une brillante carrière, ce dont je ne doute pas une seule seconde. Les élèves ont de la chance de vous avoir comme maître,* me rétorqua-t-elle diligemment. Sa voix de fumeuse repentie me sembla subitement plus douce.

Après quelques secondes, *le grand ponte*, dont l’attitude cauteleuse me déplut dès que je le vis, tant il y avait dans ses gestes et son regard toute la morgue excessive des personnes qui se sentent intouchables, du fait de l’importance de leur statut, entra en scène à son tour. J’abhorre cette catégorie de personnages dont l’humanité semble absente de leur personnalité. L’homme, d’allure insipide, de petites taille, grassouillet, le visage et l’haleine vineux, les cheveux et barbe chenus, dont les poils blancs et ternes auraient mérité un débroussaillage conséquent, fit tout d’abord des efforts pour redresser sa carcasse. On eût dit un petit rat de l’opéra de Paris ou du Bolchoï suant à grosses gouttes pour rester en équilibre sur les pointes tendues à l’excès de ses orteils. C’était comme s’il souhaitait aligner sa ligne d’épaules sur celle de ses complices d’un jour pour être plus plausible encore. Il ajusta ses lunettes aux verres à double foyer, qui agissaient comme une grosse loupe accentuant le diamètre de ses yeux noirs globuleux, révélant un regard au vitriol. Dans son costume de croque-mort, il avait le beau rôle pour enterrer mes dernières illusions. C’est

d'une voix de fausset désagréable, à vous faire exploser les tympans, qu'il entama son réquisitoire :

–Monsieur Bartnicki ! Savez-vous que l'humilité est un signe de grandeur d'âme ? Monsieur Bartnicki ! Savez-vous que votre jeunesse ne vous autorise pas cette prétention qui semble être la composante principale de votre personnalité ? Vous manquez singulièrement de simplicité ! Cela a eu le don de m'agacer. Comme l'ont parfaitement résumé, avant moi, votre inspecteur et la conseillère en E.P.S, vos qualités de pédagogue sont fantastiques et je les salue comme eux. Vous êtes aussi quelqu'un de sympathique et de chaleureux, maniant le verbe avec une aisance rare. Néanmoins, vous ne savez pas encore dominer une nervosité latente, comme un manque de confiance, que je ne m'explique pas, tant cette faille ne me semble pas correspondre à ce manque d'humilité évoqué au début de ma prise de parole. Sachez aussi veiller à ralentir votre débit verbal, à varier davantage vos intonations pour qu'elles soient moins monocordes. Peut-être, considèrerez-vous mon intervention comme de la roupie de sansonnet, mais sachez que j'essaie d'être le plus constructif possible. Je ne suis pas non plus le seul à avoir soupçonné votre caractère agressif que vous essayez de dissimuler tant bien que mal. Vous êtes un acteur-né. Les années vous feront grandir, n'en doutez pas ! Quant à vos activités, tout a été dit sauf une chose qui risque de vous surprendre, car je pense que vous vous attendiez très certainement à ne recevoir que des louanges. Concernant la leçon de sport, j'adhère totalement au compte rendu critique de la conseillère en E.P.S. Mais c'est surtout sur celle de français que je veux revenir ! Ce cours était bien trop compliqué pour vos élèves, et je ne vois pas du tout l'intérêt de leur demander de trouver le sens de mots qu'ils n'utiliseront jamais de leur vie. Quelle mouche vous a-t-elle donc piqué pour oser introduire le Picard, le patois dans votre classe ? La langue française est déjà, à elle seule, si délicate à maîtriser, qu'il me semble inopportun de lancer un tel travail de recherche, qui plus est en soumettant à vos élèves l'intégralité de la chanson Le P'tit Quinquin d'Alexandre Desrousseaux ! Certes, je ne nie pas le fait que vous avez su habilement éveiller la curiosité des enfants, qui ont produit des textes, des poèmes très intéressants, mais au final, cette activité de vocabulaire n'a aucun intérêt. Redescendez sur terre ! Soyez plus simple ! Il faut que vous sachiez vous mettre davantage à la portée des élèves ! Enseigner, c'est aller à l'essentiel sans emphase, avec l'impérieuse nécessité de fournir efficacement, à tout apprenant d'une classe d'âge, les outils qui lui permettront d'atteindre les compétences des apprentissages fondamentaux tels qu'ils sont définis dans les programmes. Ne cherchez pas à innover sans cesse comme cela, comme si vous cherchiez à briller, à vous démarquer sans cesse ! Soyez pragmatique ! Je ne puis donc donner une suite favorable à votre demande de devenir conseiller pédagogique. Pour appuyer ma décision, je pense enfin que vous ne sauriez pas vous soumettre aux directives de votre supérieur hiérarchique direct, c'est-à-dire, l'inspecteur d'une circonscription auprès duquel vous auriez été nommé dès la rentrée prochaine si vous aviez obtenu la bienveillance du jury. Vous êtes un électron libre. Postulez à nouveau pour cette fonction dans quelques années, quand vous aurez pris de l'étoffe, plus d'assurance, en étant moins sur la défensive et plus à l'écoute. Au nom de tous les membres du jury, je vous félicite à nouveau pour votre qualité de pédagogue. C'est auprès des élèves que vous serez le plus efficace, car vous en avez toutes les qualités requises. Bonne chance Monsieur Bartnicki ! Ne soyez pas trop déçu ! Il y a peu d'élus, conclut le grand ponton d'un ton péremptoire.

Je ne devins ni maître formateur ni conseiller pédagogique. Cette expérience me suffit largement. Au plus profond de moi, après quelques heures salvatrices pour récupérer, je me

sentis soulagé. Seuls deux de mes collègues ayant participé préalablement au stage de formation furent admis définitivement. Un homme et une femme. Près de trente ans après, je me souviens avant tout de Jean-Paul, en stage comme moi, avec lequel j'avais sympathisé durant le trajet que nous faisons ensemble dans sa voiture à partir de Lille. Nous partageons les frais d'essence. Six semaines à apprendre à nous connaître. Une amitié réelle était née. Je fus terrassé de dégoût et d'incrédulité, quand j'appris par voie de presse qu'il avait été retrouvé pendu dans sa classe dans l'école où il enseignait par une dame de service. Jean-Paul m'avait longuement fait part des problèmes qu'il rencontrait comme d'autres de ses collègues avec l'inspecteur de sa circonscription, qui terrorisait les enseignantes et les enseignants qu'il avait sous sa coupe. Mais, tout comme pour mon meilleur ami Dominique, je n'aurais jamais imaginé qu'il mette fin à ses jours. Jean-Paul, tout comme Domi, semblait heureux, maniant l'humour avec brio. Lui aussi était apprécié de tous. Sa vie familiale était épanouie, sans la moindre turbulence apparente. Que s'est-il donc passé dans sa tête pour en arriver à mettre fin à ses jours comme cela ? Mystère ! Cependant, il y a nécessairement des raisons qui expliquent ce passage à l'acte. Je suis bien incapable de les définir.

Quand je fus élève-maître à l'I.U.F.M de Douai de 1976 à 1978, j'eus l'occasion au mois de novembre 1977 d'effectuer un stage en situation dans une école maternelle à Maubeuge. J'avais choisi d'essayer d'enseigner à des enfants de grande section. Je voyais la vie en rose ! Je pensais que les élèves seraient sensibles à ma manière d'être, tout en douceur, qu'ils étaient naturellement bons comme l'affirmait Jean-Jacques Rousseau. J'imaginai que mon enthousiasme, ma jeunesse, ma fougue, ma gentillesse, suffiraient largement à me faire respecter sans que j'eusse à forcer ma nature. En réalité, je n'avais aucune opinion objective, aucun recul, aucune connaissance psychologique approfondie de l'enfant. Je payai rapidement ce décalage entre mes illusions et la réalité du terrain. J'étais un doux rêveur, un humaniste romantique qui ne voyait pas le mal. Lâché seul dans l'arène, je fus totalement débordé. J'appris que les premières minutes de la prise en main d'une classe étaient décisives. Si ces dernières ne permettent pas de se faire respecter, d'établir des règles, les élèves prennent le pouvoir. J'étais dépassé. J'avais beau hurler, tenter de rétablir mon autorité, rien n'y fit. Au lieu des six semaines, je n'en tins que trois dans cette école a priori tranquille. Un jour, je tentai de mettre en place une activité artistique qui consistait à coller sur des feuilles de carton des graines que j'avais achetées avec mon argent. L'objectif devait être de réaliser un animal choisi par chaque enfant. Avant même que l'activité ne commence, les graines devinrent des projectiles qui jaillirent de toutes parts. Je criai à gorge déployée :

– *Arrêtez !*

Mais les diabolotins ne m'écoutaient déjà plus, trop heureux d'imposer leur loi au jeune maître sans expérience que j'étais. Les projectiles finirent leur course sous les armoires. Des élèves, plus espiègles, prirent un malin plaisir à récolter des poignées qu'ils projetèrent contre les murs ou sur leurs petits camarades les plus proches. S'ensuivit un désordre indescriptible. Je faillis m'enfuir, abandonner le vaisseau qui prenait l'eau. Je me retins pour ne pas défenestrer les principaux responsables de l'émeute. Des pots de peinture furent aussi renversés, mélangés aux graines qui jonchaient le sol. Des peintres talentueux auraient, sans l'ombre d'un doute, approuvé, plébiscité, cette œuvre abstraite qui prenait forme d'une manière inattendue. Étrangement, j'ai occulté les autres déboires de ce stage qui fut le pire de ceux que je fis. Je me souviens juste de l'affolement des dames de service, qui durent souhaiter que je ne revinsse plus jamais enseigner dans l'école. J'ai enfoui cette souffrance au plus profond de mon esprit.

L'accumulation de situations déstabilisantes explique en partie les causes de mon burn-out. Il m'a fallu trente-huit ans pour oser décrire le cauchemar que je vécus dans cette école maternelle. Je fus victime de ma crédulité, de mon inexpérience pédagogique. Pourtant, je parle de ce qu'il y a de plus merveilleux au monde : l'enfance ! Mon médecin traitant me mit en arrêt trois semaines. De cette période, je n'ai plus de souvenirs précis comme si la honte et mon sentiment de culpabilité avaient tenté d'effacer le supplice de mon échec. Les professeurs de l'École normale de Douai furent informés de ma déroute pédagogique maubeugeoise. J'imagine que des éléments défavorables furent ajoutés à mon dossier. Je n'en eus jamais connaissance. Je n'effectuai plus jamais de stage en responsabilité dans la moindre école maternelle. En 1978, j'en accomplis un autre de six semaines dans un C.M.2 à Cambrai.

Retrouvez Les Bons Points Dinosaures

Sur encrerouge.fr